

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les bleus de Jean-Paul
Et il ne s'agissait pas du bonheur...

Hugues Corriveau

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1991). Les bleus de Jean-Paul : et il ne s'agissait pas du bonheur.... *Lettres québécoises*, (62), 7-8.

Les bleus de Jean-Paul

Et il ne s'agissait pas du bonheur...

DOSSIER
HUGUES CORRIVEAU

À travers les folies et les éclats, à travers le clinquant, le faux, le toc et les artifices, à travers l'exotisme, la provocation et la fantaisie, Jean-Paul Daoust réussit mal à cacher une peine à vivre, un profond malaise déplacé par l'humour et la fête, un regard terrible sur le monde et ses faussetés. L'œuvre de Daoust masque peu sa tristesse ontologique, son désespoir. Car, de livre en livre, se détache du réel cette vision cruelle du déplacement des êtres, de la fragilité des rapports humains dans ce monde rêvé du poète, là où se sont mis à circuler les flashes comme des tracts sombres et lucides, tenant le désespoir à bout de mots, comme le dit Claude Beausoleil dans sa préface à *Portrait d'intérieur*.

Le vernis fragile

Que faut-il faire pour se convaincre de ce fragile fard derrière lequel Daoust tente de dissimuler sa nature apeurée, son désir insatiable (c'est bien le mot) d'un amour à jamais inassouvi (peut-être), d'un inconfort si profond que le tournis incessant de sa parole semble fait davantage pour étourdir que pour assumer vraiment sa fonction de dénonciation ?

Il nous suffit de jeter un coup d'œil à ses textes pour se rendre compte que, jusqu'à *Cendres bleues*, il a pris le parti du multiple, du fuyant, d'une langue si foisonnante que la piste certaine vers une ouverture ne se saisit que dans la répétition, dans l'écho incessant de phrases, de lieux, de mythes, de pièges contemporains, toujours et encore nommés, toujours et encore sollicités. Le poète écrit des livres depuis plus de quinze ans, emporté par ce besoin fulgurant d'ajouter au décor, d'en remettre un peu dans la langue, dans son insoumission.

Déjà, avec *Oui, cher*, paru en 1976 chez Cul Q, Daoust transgressait les données de la contre-culture, pourtant éminemment présente dans ce long texte en prose où on peut retrouver les clichés les plus habituels de ce courant, soit la drogue, la vulgarité, le scatologique et la sexualité ;

mais chez lui, tout à coup, comme par accident, une sentimentalité à fleur de peau, parfaitement contemporaine, surgit dans les phrases. Déjà la passion, déjà l'intime et sa quête amoureuse. Daoust y inscrivait ce qui allait devenir sa marque. D'un côté, il s'agit d'une écriture tout en surprises (souvent comparée au champagne) dans ses effets de bulles et d'effervescence, une écriture hachurée (ce qui durera des années encore), morcelée, essoufflée par la trépidation de cette vie dont il témoigne, par ses nocturnales effilochées dans son immense besoin de ne perdre aucune heure, aucun mot pour la dire, aucune manière pour la traduire. Le dandy va devenir, dès *Chaises longues*, poèmes-objets offerts sous forme de cartes postales d'une consternante

vacuité, d'un si réel conformisme que le « quêtaine » y est comme mené en gloire, dans l'absence même d'intérêt qu'elles représentent. Mais voilà qui garantissait l'authenticité de l'événement, son irrémédiable vérité. Bref, Daoust était déjà tout entier dans ses deux premières publications, il y avait inscrit ce qui allait être son image d'auteur, mais

aussi ce qui allait occulter l'autre versant émotif et singulièrement féroce de sa poésie. Ne se fera-t-il pas photographe nu dans la page centrale de son troisième recueil, *Portrait d'intérieur*, comme pour mener à terme l'exhibitionnisme tragique dont

vont être constitués ses autres livres ? Cette photo de « l'auteur au champagne » n'est rien d'autre que le cliché de cette authenticité fondamentale qui sera la marque de Daoust, authenticité qui se réclame du travestissement, de l'éloquence du déguisement, des nuits de drague, de drogue, d'amour et de tendresse, des jours de quête inquiète et de constats d'échec. Le poète sera dans son œuvre le témoin incessant des amours passagères, de l'amour dont il voudrait être une des constituantes les plus indispensables.

Mettre en doute

Le désert ne pleure plus

Le sang aux eaux chaudes

N'entendez-vous pas la musique des ruines

Qui ricane aux pieds des vaultours

Où est-ce une hyène

Ces dates qui rappellent certaines haltes

Qu'une croûte

Quand les sables se meuvent c'est pour mieux tuer

Cette pose définitive dans l'horizon de la mort

Le téléphone ne sonne plus dans les déserts

(*Poèmes de Babylone*, p. 27)

Sont-ils fous, heureux, fétards ces vers qui parlent de la mort, du tragique dépaysement de l'être ? Pourquoi avoir réduit Daoust à l'apparente frivolité de sa thématique ? J'y lis, quant à moi, dans cette autre face de l'œuvre une constante inquiétude devant la vie et ses revirements, devant l'amour et ses trahisons, devant le plaisir et son



chaises longues
de jean-paul et jim
les éditions cul Q

Jean-Paul Daoust

LES CENDRES BLEUES



f
LES ÉDITIONS
CUL Q

éphémère certitude. Daoust est certes un poète de l'exotisme et de la parade, cela ne fait aucun doute. Il ne faudrait citer pour s'en convaincre que cette toponymie universelle qui tourne toujours autour des mythes les plus éculés comme l'Égypte et ses pyramides (dont il ne cherche aucunement à cacher le côté spectaculaire et faux), tous ces Hollywood-cinémas, ces stars-pacotilles, ces petites divas de la petite semaine montréalaise et *underground*, bref tout l'appareil du trompe-l'œil que représentent les posters, les photos, les discothèques et les nuits folles. Cela est bel et bien présent partout, depuis le début, mais ce n'est pas que cela Daoust, ce n'est pas qu'une écriture vouée à l'éphémère et aux illusions. Il faut savoir y découvrir la tragédie latente d'un être qui témoigne de son temps, qui le prend à bras-le-corps, qui en revendique aussi les frustrations, les déprimés et les ambiguïtés. L'œuvre de Daoust est à cet égard multiforme, comme un masque savamment sculpté, aux saillies parfois terribles, parfois rondes et souples. Bien sûr que «très snob dans la scala de leur peau, au bras d'un gigolo, les tapettes internationales forment la chorégraphie de la décadence. Et ça tasse la marde en s'enclulant pour se prouver que l'amour c'est faisable» (*Black Diva*, p. 5) ; bien sûr que «ça s'enterre dans la peur. Tous ces morts-vivants. Pourris. Les dents grouillent comme des vers sur leurs lèvres où se xéroxent des sourires blafards» (*Taxi*, p. 35) ; bien sûr que «les poètes voient le temps / Ils se penchent amoureux possédés / Épines aux lèvres / Dans un grand éclat de vivre» (*Dimanche après-midi*, p. 38) ; bien sûr que «la solitude. C'est tout un spectacle. Narcissique. Jusqu'au suicide. La solitude. Son poids insupportable. Qu'un mot. Dans le dictionnaire. On est alors une proie facile. Consentante. Le cœur reste pluvieux» (*La Peau du cœur et son opéra* suivi de *Solitude*, p. 69), bien sûr ! Tout cela, c'est l'écriture de Daoust, ses manières et son désespoir, ses façons et sa fragilité. Cette écriture incisive, qui va au-devant d'un monde clandestin et dramatique, Daoust en a fait le propos essentiel de ses livres, mais toujours à travers l'investissement total de ce qu'il était, du moins d'un je émotivement compromis, fragile et bruyant, jouisseur et résolument cynique, réaliste, témoin. Non pas leurré mais sceptique, non pas berné mais «consentant», amoureux, fiévreux des mots et des paroles, des secrets et des beaux jeux, vivant, désirant des corps qui passent, des corps dont la beauté est un poème, la vie même de la beauté.

Jour du mot éclaté

Le dandy a des plumes d'acier. De cuir. De chinchilla. Parfumées de mort. Qui est plus vivante que tout. Le dandy est excessif. Il a en horreur la norme. Il a souvent des regards tristes. Qui émeuvent. Pour bouleverser le quotidien morbide. Il ajoute des épices exotiques. Il aime prononcer des noms de villes qui le fascinent. (p. 13)

Le dandy déteste la solitude. Qu'il connaît bien. Il a trop fait l'amour avec elle. Enough is enough. Il aime beaucoup les gens qui ont des phantasmes. Ça le rassure sur les siens. Les cartes du ciel. Les voyages astraux. Les jeans. Les désespoirs intimistes. En fait, le dandy de métal aime beaucoup. Ça l'embête de détester. Mais il n'a pas le choix. De toute façon, c'est l'amour qui l'emporte. (p. 23)

(Du dandysme)



Les garçons magiques

Faire semblant et toujours se dire, d'une certaine façon, la vérité la plus crue, la moins susceptible de donner la tranquillité. Le dandy Jean-Paul écrit précieusement sur la préciosité des êtres, essaie de masquer la souffrance fondamentale de ses soirs de drague, de coke, de tristes parcours, et cette écriture-là est juste, comme si on pouvait y voir se refléter le côté secret des préparatifs à la douleur, le côté obscur de l'éphémère apparition de l'être de passage. Daoust, dans ses récits, n'a jamais pu quitter tout à fait la poésie, comme si seul ce langage polysémique, secret et trouble, avait pu trouver grâce à ses yeux, avait pu rendre compte de la déroute et du mortuaire sous les maquillages. Ainsi, *Les Garçons magiques* sont-ils écrits en prose comme en vers, sous le signe de l'énumération, figure privilégiée de l'auteur, figure qui essaie de retracer chaque garçon possible, chaque être aléatoire qui sur sa route va trouver le chemin passager de son texte.

Dans son dernier livre, qui lui a valu le prix de poésie du Gouverneur général du Canada 1990, *Les Cendres bleues*, Daoust lève le voile sur l'origine de l'angoisse sous-jacente à son œuvre, soit des amours enfantines avec un homme de vingt ans. Pédérastie originelle, lieu des premiers troubles érotiques, méchanceté et vengeance, attirance et désir, tout y est pour donner lieu à un scénario fondamental. Daoust, en un long poème lyrique, va refaire le chemin du désir, va retrouver celui qui aura su mettre dans sa bouche les mots de ce qui va surgir au long d'une œuvre incessamment vouée à cette retrouvaille. Texte fondamental où se conjurent l'art du poète dans l'énumération, la couleur, la mélancolie, et où s'inscrit cette irrémédiable lucidité qui fera de toute l'œuvre une sorte de témoignage aigu du sens et des sens :

*Mais lui n'avait que vingt ans à peine
Moi six ans et demi
Nous nous sommes aimés d'amour
Je l'ai tué
Un si beau jeune homme disait-on
[...]
Il avait un corps à confesser
Pas d'absolutions possibles
Mais l'eau de bruire dans le soleil complice*
(*Les Cendres bleues*, p. 61)

Ce grand texte est une sorte d'apogée, une confession discrète, écrite sur le mode mineur, dans la douceur de l'âge retrouvée, d'une vérité qui pour une fois se travestit moins sous les effets de l'élégance, sous le trafic des babioles généreuses du décoratif. Un texte direct et souffrant, vivant et heureux, ambigu comme l'est sans doute tout souvenir fondamental, de ceux qui font que jamais plus, après eux, la vie ne saurait être la même, ni non plus l'écriture, ni l'œuvre à faire pour soi, pour que sous le désespoir, parfois, se disent le contentement des choses, leur effusion, leur surgissement dans les mots.